

Chrystel Oloukoï et al., 2006, « La nuit à Maboneng (Johannesburg, Afrique du Sud) : un front urbain entre sécurisation, marchandisation et contestation », *L'Espace Politique* [En ligne], 30, URL : <http://journals.openedition.org/espacepolitique/3977>

Définir et (se) représenter la nuit, un enjeu et un rapport de pouvoirs : Une conception dominante de la nuit qui en occulte ou disqualifie d'autres

Comme l'ont mis en évidence les différentes enquêtes que nous avons menées sur place, les espaces nocturnes de Jeppestown et du centre-ville de Johannesburg plus largement, sont pour les usagers du Maboneng Precinct des espaces supposément désertés, dévitalisés en raison des activités criminelles qui y auraient cours. Par notre statut d'étrangères, issues d'un pays du Nord, c'est à cette vision homogénéisante et située des espaces nocturnes que nous avons d'abord été confrontées. Ce n'est que dans un second temps, à travers des séances d'observation participante, des entretiens et des marches urbaines (Oloukoï, 2016b), que d'autres lectures, conceptions et pratiques des espaces nocturnes ont pu émerger, au-delà des discours convenus sur la nuit. Ces discours se sont donc révélés être un terrain conflictuel, recouvrant des enjeux de pouvoir et des formes de violences symboliques (Bourdieu et Passeron, 1970) à l'encontre des pratiques nocturnes populaires qui ont lieu à Jeppestown, quartier dans lequel le processus de gentrification initié par les promoteurs de Maboneng ne cesse de gagner du terrain. Dans ce cas, la gentrification est une dynamique de classe, mais elle renvoie également à des problématiques raciales, ces dernières étant toujours une clef de lecture importante de la société sud-africaine (Seekings, 2008 ; Houssay-Holzschuch, 2010) [...]. Dans ce contexte, la violence symbolique que constituent les discours des classes dominantes sur les pratiques nocturnes populaires se situe à plusieurs niveaux : elle peut consister en une négation pure et simple de ces pratiques et/ou en la réduction de ces pratiques à des activités de mauvaises mœurs voire criminelles.

La première modalité de la violence symbolique – l'invisibilisation – postule en effet la plupart du temps un lien de causalité entre la supposée absence de vie nocturne et l'insécurité, faisant de la sécurisation des espaces un préalable à leur appropriation. Ainsi, A. Cabaret, responsable de la stratégie urbaine de Propertuity, déclare :

« Alors, faut savoir que la nuit à Johannesburg, [...] c'est pas une nuit comme dans n'importe quelle ville du monde, et même en Afrique de l'Ouest, c'est pas un truc africain ou quoi... Johannesburg y'a vraiment un problème, à 9h la ville est morte. [...] Et c'est à cause de la sécurité » (entretien réalisé le 21/01/ 2015 par C. Oloukoï).

Qualifier Johannesburg de « ville morte », c'est renvoyer au néant les pratiques nocturnes effectives de classes précaires (usage festif des bars et restaurants ou sociabilités d'immeubles) pour qui la sécurisation n'est pas, à rebours des classes moyennes et aisées du Maboneng Precinct, un préalable à l'appropriation de ces espaces.

Un deuxième procédé discursif récurrent dans la caractérisation des espaces nocturnes de Jeppestown par les promoteurs, résidents et usagers de Maboneng, est la dévalorisation systématique des pratiques nocturnes qui s'y déploient (1) et du cadre dans lequel elles se déploient (2).

(1) Niels : "For example, Fox Den, which is very close, I go there often to buy alcohol when the liquor store is closed. I've watched the soccer once, but it is not a place where I've felt a connection, there aren't really conversations there, they mostly shout. I think not too many

people will miss Jeppestown when they leave here, they might miss Maboneng, but not Jeppestown⁵” (entretien du 10/02/2015 réalisé par C. Oloukoï).

(2) Sinalo : “The moment that you step out of Maboneng, it's a whole different reality. The streets are dirty... You have all those boys on the streets... the men will harass you, people are rude, people are judging at sight, it's rowdy... The taxis... Also rats come out to play at night so I'm not going anywhere there are rats. As long as I'm not going to get robbed or be around lots of drunken negligent people, I'm all right⁶” (entretien du 23/02/2015 réalisé par C. Oloukoï).

Niels est un correspondant néerlandais blanc qui réside à Main Street Life, premier immeuble résidentiel construit à Maboneng ; Sinalo est une jeune fille noire, sud-africaine, qui réside également à Main Street Life, en colocation avec une autre amie et qui se définit professionnellement comme une « trend maker » (« faiseuse de modes »). La similarité de leurs discours, dévalorisant tous deux l'expérience nocturne de Jeppestown, témoigne d'un sentiment fortement ancré quant à l'illégitimité des pratiques nocturnes populaires par rapport à celles de Maboneng qui sont perçues comme plus légitimes. De la sorte, les récits urbains de Maboneng et de Jeppestown se construisent en parallèle et en opposition par la construction d'une image de Jeppestown en négatif, qui sert de repoussoir à Maboneng.

Enfin, un troisième niveau de violence symbolique conduit à criminaliser les pratiques nocturnes à Jeppestown. La conséquence la plus frappante de cette rhétorique consiste à qualifier de crime tout comportement qui n'est pas en accord avec la conception normative et dominante des espaces publics promue par le Maboneng Precinct. Ainsi, selon A. Cabaret :

« Par exemple Fox Den sur Main Street, un *liquor store* qui est complètement en contravention avec toutes les règles... [...] Maboneng est contre Fox Den, parce que les basses jusqu'à 3 heures du mat', les coups de feu, les viols, les gens qui font pipi dans la rue, etc. Et ça encore c'est des univers très masculins. Y'a des gens qui se font agresser là-bas... » (entretien réalisé le 21/01/2015 par C. Oloukoï).

Cet extrait témoigne de la confusion qui s'opère entre ce qui relève de crimes (les viols, les agressions), de délits (le fait d'uriner sur la voie publique, le tapage nocturne) et ce qui n'en relève pas (le fait d'être un espace masculin) : divers actions ou états de fait qui ne sont pas tous pénalement condamnables sont mis sur le même plan. Ce type de discours renvoie à la notion de « gouvernement par le crime » conceptualisée par J. Simon (2007), qui désigne l'instrumentalisation du droit ou des services de l'ordre pour imposer à tous des intérêts particuliers, en l'occurrence ceux des résidents de Maboneng. Selon les usagers des bars et autres établissements nocturnes de Jeppestown, l'avancée de la gentrification se traduirait ainsi par une augmentation des incursions policières nocturnes dans le quartier.

Un « partage du sensible » dominé par les classes moyennes et supérieures

Les pratiques nocturnes effectives des résidents et usagers de Jeppestown, observées en 2015, contredisent donc le discours dominant porté sur ces espaces nocturnes qui conduit à les réduire à des espaces désertés et livrés au crime. Ces pratiques font émerger des géographies nocturnes invisibilisées ou volontairement cachées afin, d'une part, d'échapper à un contrôle voire à un harcèlement policier important et, d'autre part, de créer des espaces de rassemblement et de sociabilité dans une ville où les espaces publics semblent – du moins en apparence – restreints (Guinard, 2014). Outre la fréquentation des bars et restaurants, les pratiques nocturnes des résidents et usagers de Jeppestown s'articulent autour d'autres lieux : d'un côté, les bas d'immeubles et les rues adjacentes aux immeubles d'habitation qui sont souvent des lieux de rassemblement et, d'un autre côté, les épiceries qui font office de lieux de rencontre et de discussion à l'échelle du quartier. Une pratique courante de ces échoppes est la semi-ouverture, ce qui contribue à donner à ces lieux une

fonction de refuge ou, pour reprendre le terme de F. Bouillon (2000) de « ré-assurance nocturne » dans un contexte où tous les autres types de commerce, à l'exception des bars et des restaurants, sont fermés. Le point commun entre ces pratiques alternatives, que sont les sociabilités d'immeubles et des épiceries semi-ouvertes, est la recherche plus ou moins intentionnelle de discrétion. Ainsi les sociabilités d'immeuble évitent les grandes artères au profit des petites rues. La mise en évidence de ces pratiques alternatives permet de resituer la vision dominante des espaces nocturnes populaires par rapport à leurs émetteurs, à savoir les classes moyennes et aisées de Maboneng. En effet, chez les résidents de Jeppetown – qui sont, pour la plupart, issus des classes populaires et sont en situation de précarité sociale et résidentielle – les espaces nocturnes apparaissent comme des lieux de délasserment et de loisirs, et non de crime et de peur. La délimitation d'un lieu d'émission du discours dominant sur la nuit (Maboneng Precinct) met en évidence la généralisation de l'expérience d'un groupe particulier (les classes moyennes et aisées) dont procède ce discours sur le danger et le vide nocturnes. Cette généralisation renvoie à la position dominante qu'occupe ce groupe dans le « partage du sensible » au sens où l'entend J. Rancière, c'est-à-dire :

« un découpage des temps et des espaces, du visible et de l'invisible, de la parole et du bruit qui définit à la fois le lieu et l'enjeu de la politique comme forme d'expérience » (2000, p. 13-14).

À rebours d'une définition étroite de la politique, réduite à la pratique et aux luttes de pouvoir entre différents groupes, parler de « partage de sensible » permet d'envisager les rapports de domination de manière plus fine, dans une situation donnée.